

LE “MOBILE” ONTOLOGIQUE ET POLITIQUE DE LA GUERRE IRRÉGULIÈRE

[Aymeric Bonnemaïson](#), [Tanguy Struye de Swielande](#)

Institut de Stratégie Comparée | « Stratégique »

2009/1 N° 93-94-95-96 | pages 567 à 594

ISSN 0224-0424

DOI 10.3917/strat.093.0567

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-strategique-2009-1-page-567.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut de Stratégie Comparée.

© Institut de Stratégie Comparée. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le “mobile” ontologique et politique de la guerre irrégulière

Aymeric BONNEMAISON
Tanguy STRUYE DE SWIELANDE

La guerre irrégulière doit son nom à une asymétrie de statut entre les protagonistes de l'affrontement, puisqu'elle signifie que l'un d'entre eux, au moins, n'appartient ni à une force militaire classique, ni à une armée régulière. Aussi s'oppose-t-elle à la guerre “régulée”, traditionnelle et comprend-elle les guérillas, les insurrections, les actions de subversion, de sabotage et de propagande... Dans sa formulation, la guerre “irrégulière” révèle déjà une approche occidentalisée du conflit ; cette forme de guerre est celle qui ne respecte pas les règles que l'Occident a fixées. Elle ne se construit pas sur le mode “westphalien” de l'affrontement symétrique et étatique. Elle n'obéit pas aux normes officielles que sont le *jus ad bellum* et le *jus in bello*. Elle incarne cette permanence historique de la guerre que le “civilisé” livre contre le “barbare”. Elle revient désormais, avec quelques caractéristiques nouvelles, pour faire notre actualité dans un contexte général d'ensauvagement¹. Elle désarçonne puisqu'elle se conjugue avec “*l'imprévu moderne presque illimité (...). Au lieu de jouer avec le destin comme autrefois une honnête partie de cartes, connaissant les conventions du jeu, connaissant le nombre des cartes et des figures, nous nous trouvons désormais dans la situation d'un joueur qui s'apercevrait avec stupeur que la main de son partenaire lui donne des figures jamais vues et que les règles du jeu sont modifiées à chaque coup. Aucun calcul de probabilité n'est plus*”

¹ Th. Delpech, *L'Ensauvagement*, Paris, Grasset, 2005.

*possible, et il ne peut même pas jeter les cartes au nez de son adversaire*². En poussant encore plus loin la métaphore, cette partie complexe se joue même maintenant avec une multitude d'adversaires et de partenaires, eux-mêmes changeants...

En effet, si les relations internationales, au cours de ces derniers siècles, se sont jouées dans le cadre de la civilisation occidentale, elles sont aujourd'hui de plus en plus désoccidentalisées. Le monde, dominé par les valeurs occidentales en général, se voit confronté à un repli identitaire et à une fragmentation culturelle tout à la fois intranationale, transnationale et supranationale. Dans ce contexte, les guerres deviennent ou redeviennent communautaires, ethniques, identitaires, désinstitutionnalisées et privatisées. Cette forme de guerre, dite "pré-moderne" ou "pré-westphalienne", efface de plus en plus le rôle institutionnel de l'État dans son monopole de l'usage de la force et met plutôt en exergue l'activisme d'adversaires irréguliers au service de communautés, de bandes, de clans et/ou d'ethnies. Incapable de défier des forces militaires conventionnelles dans un combat classique, cet "irrégulier" diversifie ses modes opératoires au-delà de toute règle d'engagement. Il conduit une guerre ancestrale, hors limites, avec des outils de la modernité. Son combat prend racine ou s'appuie avec opportunisme sur les idéologies prônant la rupture avec les valeurs reconnues en Occident.

Un tel fossé idéologico-culturel ne peut évidemment qu'entraîner des approches divergentes au niveau politique, social et stratégique-militaire. Les guerres se caractérisent, dans ces conditions, par la non-linéarité, la fugacité, la disproportion et l'imprévisibilité. Le champ conflictuel devient plus complexe, plus diffus et plus difficile à mettre en carte que par le passé. Il investit tous les champs d'action possibles : culturel, social, informationnel et toujours politique... Une grille d'analyse complémentaire de la violence et des approches sécuritaires s'avère donc nécessaire. Le retour aux fondements ontologiques et métapolitiques de la guerre s'impose ensuite, avant de proposer un cheminement vers une nouvelle modélisation stratégique.

² P. Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade, tome II, 1960, p. 1068. Dans ce livre, Paul Valéry livre des réflexions sur un monde en transformation avec une vision qui demeure sur de nombreux points d'une criante actualité.

DE LA GUERRE ENTRE ÉTATS AUX CONFLITS PARMIS LES POPULATIONS

Depuis la chute du Mur de Berlin, nous portons un regard nouveau sur certaines questions sécuritaires. Le conflit entre grandes puissances étant peu probable à moyen terme, les États se focalisent sur d’autres questions qui sont économiques, sociales, culturelles, environnementales... Là où, durant la guerre froide, il s’agissait de survivre, de défendre les intérêts nationaux, l’État doit répondre aujourd’hui aux questions de justice, de démocratie, de Droits de l’homme, de droits sociaux... En d’autres termes, ce qui importe ce n’est plus seulement de défendre l’État, mais bien l’État de droit : la sécurité humaine. Ce concept de sécurité humaine fait officiellement son apparition en 1994 dans le rapport annuel du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD)³ et consiste à protéger les individus et communautés contre toutes sortes de violence politique. Il s’étend peu à peu et comprend également la famine, le déplacement massif de personnes, la pollution, le trafic de drogue et d’humains, le terrorisme, les conflits ethniques... Il concerne dès lors les interventions humanitaires, les opérations de maintien de la paix, les mécanismes de gestion, de prévention et de règlement des conflits.

Aujourd’hui, d’une certaine manière, il revient donc à l’État, aux États, de garantir aussi bien la sécurité humaine que le développement humain (établir des conditions sociales, économiques et politiques favorables). Cela sous-entend une approche encore plus exigeante dans la manière d’aborder les menaces contemporaines, les enjeux étant bien plus exhaustifs. Parallèlement, les conflits actuels sont fondamentalement *people-centered* ; la guerre se fait “parmi les populations”⁴ qui en deviennent simultanément le cadre, l’acteur et l’enjeu. Cette remise en question partielle de l’approche stato-centrique, requiert des réponses différentes et adaptées aux nouvelles réalités. Comme le note une étude de l’Organisation internationale de la francophonie : “Ce

³ “Deux aspects principaux : d’une part, la protection contre les menaces chroniques, telles que la famine, la maladie et la répression et, d’autre part, la protection contre tout événement brutal susceptible de perturber la vie quotidienne”.

⁴ R. Smith, *The Utility of Force, The Art of War in the Modern World*, Londres, Alan Lane, 2005.

*changement renverse alors la démarche et l'orientation des analyses et des politiques en matière de sécurité, en mettant en avant ce qui menace concrètement l'existence des gens, au détriment de la recherche de la seule stabilité des États (...). L'attention est passée de la sécurité de l'État à la sécurité des personnes, sans pour autant que ces deux préoccupations soient exclusives l'une de l'autre*⁵. Cette orientation brouille insidieusement la frontière entre les notions de défense et de sécurité. Nos systèmes politiques doivent donc repenser les questions sécuritaires et s'interroger sur la place qu'elles occupent au sein de nos sociétés et du système international. Bien qu'elle ne puisse être écartée totalement et durablement, la guerre "réglée" entre États est devenue secondaire. Que ce soit Peters, Hanle, Kaplan, Van Creveld ou Keegan, tous suggèrent que les conflits prennent une forme pré-moderne. En outre, pour ces auteurs, la guerre ne se cantonne plus au théâtre d'opérations, mais se déroule aussi dans d'autres registres : l'émotion, l'opinion publique, les médias... Il y a dès lors un glissement de plus en plus visible des dominantes militaires vers les dimensions économique-sociales et politico-culturelles. Nous sommes en pleine "dérégulation de la violence armée" que les États doivent malgré tout parvenir à contenir pour garantir la sécurité de leurs concitoyens, sur laquelle repose leur légitimité.

Pourtant, tout en cherchant avec la *Révolution dans les Affaires Militaires* ou *Transformation* une solution militaire plus efficace aux guerres modernes qui subsistent, les États restent actuellement plutôt confrontés aux enjeux posés par la guerre irrégulière. Les États-Unis sont ainsi passés en peu de temps de la préparation de "la guerre sans mort à la guerre sans règle"⁶, rebaptisée, pour l'occasion, guerre asymétrique. L'apparition récente du concept d'asymétrie semble suggérer l'émergence d'un nouveau phénomène, mais le fait matériel de l'asymétrie entre adversaires n'est évidemment pas une réalité stratégique nouvelle. L'asymétrie est aussi vieille que la guerre elle-même.

⁵ "Sécurité humaine : Clarification du concept et approches par les organisations internationales. Quelques repères", Document d'information, Délégation aux Droits de l'Homme et à la Démocratie, (Organisation internationale de la francophonie), janvier 2006.

⁶ A. Bonnemaïson, "La nouvelle stratégie américaine et les menaces asymétriques", Collège Interarmées de Défense, 2003-2004.

Tout au long de l’histoire, les stratèges ont recherché à prendre l’ascendant en exploitant les faiblesses et vulnérabilités de l’adversaire, au lieu de s’en prendre frontalement à ses points forts. Sun Tsu n’écrivait-il pas, il y a plus de 2 500 ans, que “*si l’ennemi est supérieur en force, évite-le. Si ses forces sont unies, sépare-les. Attaque-le, là où il n’est pas préparé ; apparais, là où on ne t’y attend pas*”. Malgré cela, la conception américaine de l’asymétrie reste initialement cantonnée à une approche capacitaire, techno-centrée, dénoncée avec précision par Joseph Henrotin⁷. Le cadre devient néanmoins un peu plus vaste, défini par S. Metz et D. V. Johnson :

En matière militaire ou de sécurité, l’asymétrie consiste à réfléchir, à s’organiser et à agir différemment de l’adversaire afin de maximiser ses propres avantages, d’exploiter les faiblesses de l’autre, de prendre l’initiative ou de gagner une plus large liberté d’action. L’asymétrie concerne donc les niveaux politico-stratégique, stratégique-militaire et opérationnel, ou leur combinaison. Elle peut impliquer différentes méthodes, technologies, valeurs, organisations, perspectives de temps, ou une combinaison de ces éléments. Elle peut être utilisée sur le court ou le long terme, de façon délibérée ou par défaut. Elle peut être conduite isolément ou en conjonction des approches symétriques. Enfin, elle peut revêtir une dimension psychologique aussi bien que physique⁸.

Cette définition montre toute l’étendue et la complexité d’appréhension de ce qui est devenu un véritable paradigme ; elle met à mal la guerre industrielle, puis technologique, privilégiée dans les armées occidentales, et impose au moins une adaptation, au mieux une véritable refonte des modèles stratégiques. L’asymétrie force l’imagination et la créativité ; elle pousse donc à bousculer les champs d’investigation traditionnels de l’anticipation militaro-stratégique. Face à ce nouveau chambardement stratégique, certains commentateurs en appellent d’ailleurs à une

⁷ J. Henrotin, *La Technologie militaire en question. Le cas américain*, Paris, Economica, coll. Stratégies et doctrines, 2008.

⁸ S. Metz et D.V. Johnson II, *Asymmetry and U.S. Military Strategy : Definition, Background, and Strategic Concepts*, Carlisle, Strategic Studies Institute, U.S. Army War College, janvier 2001, p. 6.

construction *ex nihilo* d'une nouvelle stratégie rejetant les acquis classiques des siècles passés. Pour notre part, il nous semble pourtant, *a contrario*, plus intéressant de repartir des fondamentaux de la guerre pour bâtir une véritable stratégie intégrale, incluant toutes les expériences antérieures, y compris les acquis de la parenthèse westphalienne. Car si la guerre "caméléon" change de visage, elle n'en garde pas moins sa nature profonde. Le concept d'asymétrie invite donc plutôt à dépasser sa seule formalisation instrumentale (notamment capacitaire) pour y adjoindre une approche ontologico-culturelle⁹ reflétant mieux les tensions et frictions perceptibles sur la scène internationale. Aussi, bien que délaissée dans la logique des blocs symétriques de la guerre froide, il convient de revenir à la dimension ontologique qui a toujours été consubstantielle des guerres et des conflits.

Pour discriminer les formes de guerre, Platon et Thucydide établissent leur jugement sur un critère qui, pour nous être familier, est formulé pour la première fois : la nature du conflit est déterminée par les statuts ontologiques des acteurs ; par ce qui fonde la singularité essentielle de chacun devant chacun, et exalte la conscience de leur irréductible identité. Plus généralement, les pères fondateurs nous indiquent que l'objet-guerre ne peut être compris et dit – expliqué – qu'en l'approchant, d'abord, par la polarité identité-altérité ; que l'un des aspects dynamiques et significatifs – l'une de ses dimensions – est la rencontre des caractères innés du Même et de l'Autre, données structurant leur système interactif¹⁰.

Le général Lucien Poirier replace fondamentalement le statut ontologique des acteurs au cœur de la réalité guerrière. Le caractère ontologique, identitaire et culturel des conflits s'est avéré moins prépondérant pendant la guerre froide, mais émerge de façon primordiale aujourd'hui du fait de la mondialisation, de la prolifération d'États fragilisés et de la relation "domination/

⁹ T. Struye de Swielande, "L'asymétrie instrumentale et ontologico-stratégique dans l'après guerre froide", *Arès*, octobre 2004 ; "Ontological-Cultural Asymmetry and Grand Strategy", *Journal of Military and Strategic Studies*, hiver 2004.

¹⁰ L., Poirier, "Stratégie intégrale et guerre limitée", *Stratégique*, n° 54, 1992.

rejet” des valeurs occidentales. En effet, la distribution symétrique du monde pendant plus de quarante années, dominée par une lourde chape idéologique coulée par les deux superpuissances, avait étouffé les revendications identitaires, religieuses et culturelles, les avait écartées du champ conflictuel ou les orchestrait dans une stratégie globale qui servait leurs intérêts et leur propre idéologie. Ici, la collectivité se rattachait à une idée de nation, d'idéologie, de répartition binaire du monde alimentée à dessein par les deux camps, mais balayée depuis la fin de la guerre froide par une mondialisation galopante.

Ce dernier bouleversement mondial induit une forme de cohabitation forcée, une “*glocalisation*”¹¹ qui engendre souvent une friction, entre civilisations, entre sociétés et communautés pré et post-modernes, caractérisée par des asymétries entre leurs différents systèmes de valeurs, entre leurs modes de représentations, entre leurs intérêts.

APPRÉHENDER LA COMPLEXITÉ DE LA GUERRE IRRÉGULIÈRE

Il s'agit donc bien d'en revenir à l'Homme, aux acteurs réguliers et irréguliers du conflit, de percer leur univers, leurs intentions, de se convaincre qu'il existe une culture stratégique propre à chacun d'entre eux. Cela conduit à rechercher “*l'algèbre sous-jacente dans ce phénomène violent : l'irrationalité qui y joue un rôle considérable doit elle-même être considérée sous un angle rationnel*”¹². Dès lors, persuadés que les conflits ne sont pas animés exclusivement par une rationalité instrumentale (logique de puissance et d'intérêts matériels), il nous appartient de mettre à jour cette autre rationalité, identitaire, culturelle et ontologique.

Recherchant dès 1993 un nouveau paradigme aux relations internationales, Samuel Huntington¹³ s'est vite orienté vers une prise de conscience de la contestation croissante de l'universalisme de la civilisation occidentale. Il a alors proposé le paradigme civilisationnel : “*la culture, les identités culturelles qui, à un*

¹¹ Terme utilisé par les Anglo-Saxons pour caractériser d'un mot la globalisation et les réactions identitaires qu'elle engendre.

¹² A. Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette, 1998.

¹³ S. Huntington, “The Clash of Civilizations ?”, *Foreign Affairs*, été 1993.

niveau grossier, sont des identités de civilisation, déterminent les structures de cohésion, de désintégration et de conflits dans le monde de l'après-guerre froide"¹⁴. Cette approche offre effectivement une nouvelle rationalité pour appréhender les conflits. Elle entérine une évolution évidente : la place déterminante de l'identité et de la culture dans la configuration des relations internationales. Pour autant, cette vision se veut unique et délibérément simplificatrice, qu'il s'agisse de la réduction contestable du monde à sept civilisations majeures¹⁵ ou de la négation intrinsèque des différences, des concurrences et des influences intra et inter-civilisationnelles. Elle peut ainsi conduire les décideurs politiques et les opinions publiques à lire les événements sous cette forme excessivement simplificatrice puis à agir de façon radicale, validant ainsi rétroactivement la théorie du "choc des civilisations". La substitution pure et simple du paradigme symétrique de la guerre froide par celui des civilisations tronque donc une réalité beaucoup plus complexe d'interactions multiples. Elle doit plutôt motiver une étude plus en détails des relations humaines contemporaines.

Cette investigation passe alors nécessairement par les sciences humaines, par une approche multidisciplinaire appliquées aux relations internationales. Comme le constate J. Cesari : *"De telles orientations sociologiques ne peuvent être que judicieuses dans les recherches internationalistes, car elles remettent en cause la vision dominante d'acteurs stables produisant et reproduisant un monde prévisible et incitent à prendre davantage en considération l'hétérogénéité et les contradictions des univers culturels et sociaux"*¹⁶. Dans ce contexte, les études des enjeux de sécurité ont effectivement tout à gagner d'un rapprochement avec d'autres écoles de pensée, en particulier issues de la sociologie et l'anthropologie. Cette rationalité stratégique repose avant tout sur le fait

¹⁴ S. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.

¹⁵ L'auteur brosse une typologie des sept grandes civilisations de l'après-guerre froide : la civilisation chinoise (confucéenne), la civilisation japonaise, la civilisation hindoue, la civilisation musulmane (islam), la civilisation occidentale (euro-américaine), la civilisation d'Amérique latine et la civilisation africaine.

¹⁶ J. Cesari, "Islam de l'extérieur, musulmans de l'intérieur : deux visions après le 11 septembre 2001", *Cultures et Conflits*, printemps 2002, n° 44 (http://conflits.org/article.php3?id_article=542).

que “*la guerre est un phénomène culturel*”¹⁷ et plus encore dans ces guerres irrégulières qui reposent sur des acteurs soumis à leurs propres règles sociétales, claniques, religieuses, ethniques qui diffèrent des nôtres. Il est donc essentiel d’intégrer la variable identitaire ou culturelle, au sens anthropologique, dans les questions stratégiques. La culture forme l’expression de l’identité, constitue ce qui fait la spécificité de l’un, ce qui le distingue de l’autre. Cette considération incite donc à mieux connaître cet Autre, au sens stratégique, en dépassant une vision ethnocentriste, en prenant garde de ne pas le calquer à notre image. Cette démarche permet de mieux appréhender la complexité dans laquelle interagissent ces acteurs, ce qui les motive, les unit, les radicalise et surtout ce qu’ils défendent en nous affrontant ou en s’associant. A ce titre, il paraît utile de considérer la notion de sécurité ontologique¹⁸ en la comparant au sein des sociétés pré-moderne et moderne¹⁹, aujourd’hui condamnées à cohabiter.

Cette sécurité ontologique diffère de la sécurité physique. Elle incarne la confiance dans la constance de sa propre identité et dans celle de son environnement social. Elle forme, dans toutes les cultures, de pré à post-modernes, un sentiment de sécurité reposant sur la fiabilité des personnes et des choses. Elle relève plus du phénomène émotionnel que du cognitif, et s’enracine dans l’inconscient. Certes, cette psychologie de la confiance est universelle, mais entre pré-moderne et moderne (voire post-moderne), les modalités de la confiance sont souvent divergentes, leur comparaison ramène parfois à une brisure de symétrie entre les deux approches dont l’énoncé peut servir de base à l’ébauche d’une meilleure perception de la polarité “identité/altérité”.

¹⁷ K. Booth, *Strategy and Ethnocentrism*, Londres, Croom Helm, 1979. Il ajoute : “*A moins que nous nous efforcions de comprendre la particularité des différentes cultures, il sera impossible d’apprécier les ressorts des stratégies nationales. Sans connaître la fierté, le prestige ou le préjudice, l’outrage moral, l’insistance sur la survie, la vanité et la vengeance des différentes sociétés, comment pourrait-on tenter d’évaluer le rôle que peuvent jouer des peuples comme les Arabes, les blancs et noirs africains, les Israéliens et Vietnamiens dans des questions militaires présentes et à venir ?*”, p. 144.

¹⁸ J. Mitzen, “Ontological Security in World Politics : State Identity and the Security Dilemma”, in *European Journal of International Relations*, 2006.

¹⁹ A. Giddens, *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press, 1990.

Dans les cultures pré-modernes, par exemple, la sécurité ontologique est liée au contexte local, elle repose sur les relations de parenté généralement fiables et procure un réseau de relations sociales stables au sein d'une communauté, dans un lieu géographique donné. La religion y contribue également pour le croyant, par la confiance en la divinité, par l'interprétation morale de la vie ; elle est une garantie institutionnelle de la foi. Dans ces sociétés, la tradition structure le rapport avec le temps dans une logique de répétition où le passé organise le futur dans une routine pleine de sens, reposant sur la confiance dans la continuité passé-présent-futur, organisé autour d'une démarche rituelle. Souvent, cette sécurité ontologique s'avère indispensable dans un environnement dominé par toute sorte de dangers (maladies, contraintes naturelles, violences, guerres). Le monopole de la force n'étant pas assuré par l'État, les bandits, pilliers, seigneurs de guerre, pirates exercent une violence permanente et générale sans comparaison avec l'insécurité moderne.

Les cultures issues de la modernité consacrent pour leur part une forme de séparation du temps et de l'espace portée par des systèmes de mesure universels et une forme d'ubiquité garantie par les systèmes de communication. La sécurité s'extrait des contextes locaux par des mécanismes de délocalisation et la confiance est alors accordée aux institutions et à des systèmes dits experts ou abstraits, sorte de construction humaine impersonnelle. La famille n'est plus porteuse de l'organisation sociale, même si les liens de parenté restent importants, mais s'effacent devant d'autres formes d'intimité personnelle qui déterminent une nouvelle organisation sociale. Le quotidien devient plus cosmopolite, croisement de personnes et de cultures différentes où le local, le régional et le mondial sont étroitement imbriqués. Religion et tradition n'interviennent plus dans la vie sociale quotidienne. La notion de risque elle-même diffère, elle provient principalement de l'activité humaine, de l'industrialisation (même les catastrophes climatiques), des États fortement militarisés qui font peser une menace de destruction totale, mais dans le même temps, ont pacifié leur territoire.

En poussant encore plus avant, on perçoit à quel point la question de l'intimité interagit avec les relations sociales, sur les modes de vie, sur les référents. La modernité entraîne le déclin de la communauté et se développe au détriment des relations personnelles ; l'individu se replie sur le moi intérieur. Dans les

cultures pré-modernes, l'amitié est la pierre angulaire de la communauté, un mode d'alliance contre des groupes étrangers potentiellement hostiles dans lequel fraternité de sang et camaraderie sont fondés sur l'honneur et la sincérité dans un contexte d'actions dangereuses, de vengeance, de guerres. La confiance de base est inscrite dans les relations personnalisées. Avec la modernité, l'absence d'enjeu transforme la nature de l'amitié, en authenticité et loyauté fondée sur essentiellement l'affection personnelle.

La mise en valeur de ces différences ontologiques permet de mieux percevoir la distance conceptuelle qui sépare deux mondes de plus en plus amenés à cohabiter. Certes, ainsi présentée, cette approche ontologique demeure caricaturale, mais elle fournit les extrêmes d'une échelle sur laquelle il conviendra de placer le curseur lors de l'analyse des acteurs d'un conflit. Elle invite à considérer ces référents si éloignés lors de l'analyse de l'environnement dans lequel la guerre irrégulière, les conflits asymétriques s'inscrivent aujourd'hui. Elle démontre aussi toute la part de subjectivité qui demeure liée à chaque homme, la dimension métapolitique de chaque société, communauté, groupe, engagé dans un affrontement. Cette dernière dimension

s'identifie à ce qui fonde et perpétue chaque entité socio-politique dans l'unité et l'unicité de son être : les mythes, les valeurs de culture et codes de civilisation rassemblant et personnalisant la communauté et qui, plus ou moins sacratisés, s'articulent en deux strates d'idéologies : l'une transhistorique, qui récapitule l'héritage pluri-séculaire ; l'autre, qui lui ajoute les idées du moment sur le sens de la vocation collective. Cette dimension métapolitique de la guerre est fondamentale à la fois pour définir son concept et pour éclairer ses avatars, les guerres réelles²⁰.

Vus sous ce jour, les conflits asymétriques peuvent sembler reposer sur l'hétérogénéité des stades d'avancement dans la modernisation des sociétés, dont rien ne laisse entrevoir à court ou moyen terme une véritable perspective d'homogénéisation pacifique. La survie et la cohabitation de tels décalages paraissent

²⁰ L. Poirier, art. cit.

alors plus propice à accélérer une friction entre modernité et tradition, entre matérialisme et spiritualité, entre uniformité et identité.

Prenons l'exemple de la perception de sécurité humaine énoncée dans la première partie. Dans sa forme la plus extensive, la plus "moderne", elle dépasse la seule notion de *freedom from fear* pour réclamer un *freedom for want* qui s'étend au développement humain. De nombreux pays du Sud considèrent cette nouvelle définition sécuritaire comme le prétexte à l'imposition de modèles occidentaux²¹. Cette impression est renforcée par le caractère internationaliste, voire interventionniste, du concept, qui n'évoque jamais une application à l'intérieur même des pays occidentaux. Dès lors, elle peut être perçue comme une forme de nouvelle colonisation visant à imposer les valeurs occidentales fondées sur les droits fondamentaux de l'individu. La sécurité humaine apparaît alors essentiellement comme un outil politique et culturel à même de justifier des interventions par la force. Elle amplifie alors le sentiment, né de la mondialisation, d'une culture dominante s'imposant à tous sans aucune réciprocité. Cette relation asymétrique favorise le développement d'un sentiment de frustration et de tromperie aisément récupérable par des communautés ou mouvements revendiquant "*l'affirmation d'une identité qui devient le moteur de la violence. Cette violence identitaire ne s'applique plus seulement aux communautés nationales, mais touche aussi les communautés d'idées, religieuses ou ethniques, rendant les conflits entrelacés et souvent inextricables*"²².

Cette investigation dans la dimension métapolitique des conflits actuels et dans les interactions de la subjectivité des acteurs montre toute l'importance de ne pas traiter l'asymétrie qu'en surface en restreignant son étude à sa seule vision instrumentale, c'est-à-dire matérielle et capacitaire, sous prétexte qu'elle correspond mieux à notre approche cartésienne. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'il faille se garder de toute logique, mais invite à appréhender différemment la complexité et l'interaction croissante des relations humaines et internationales. La conceptualisation de l'asymétrie invite donc à reconsidérer les modes de pensée occidentaux traditionnels. Elle renvoie à la

²¹ A. Amitav Acharya, "Human Security : East versus West", *International Journal*, 56(3), 2001.

²² J. Baud, *La Guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, Paris, Ed. du Rocher, 2003.

nécessité de parvenir à penser la complexité, à “affronter le fouillis (le jeu infini des inter-rétroactions), la solidarité des phénomènes entre eux, le brouillard, l’incertitude, la contradiction”²³. A cet effet, E. Morin propose de substituer au paradigme de “disjonction/réduction/unidimensionnalisation”, celui de “distinction/conjonction” qui permet de “distinguer sans disjoindre, d’associer sans identifier ou réduire”. Les grilles de lecture binaire du type “interne ou externe”, “coopération ou concurrence”, doivent être remplacées par des matrices où le “et” se substitue au “ou”. La pensée complexe trace alors le chemin d’une modélisation systémique.

LA STRATÉGIE DU “MOBILE” DANS LA GUERRE IRRÉGULIÈRE

La traversée des champs ontologique et métapolitique pour appréhender la complexité des guerres irrégulières dans le système-monde n’en occulte pas moins l’impérieuse nécessité de définir une stratégie pour y faire face. Elle la rend même encore plus nécessaire car “la complexité appelle la stratégie. Il n’y a que la stratégie pour s’avancer dans l’incertain et l’aléatoire. ... La méthode de la complexité nous demande..., de penser sans jamais clore les concepts..., de rétablir les articulations entre ce qui est disjoint..., de penser avec la singularité, la localité, la temporalité...”²⁴. Le défi est immense, car il impose de tracer la voie pour une stratégie apte à penser la guerre irrégulière dans sa globalité, dans sa complexité, capable d’intégrer le mouvement, la recomposition permanente, susceptible d’assembler les contraires, de relier des domaines interagissant, d’appréhender dans un même élan objectivité et subjectivité d’une multitude d’acteurs, d’offrir un riche panel de représentations et d’interprétations. La pensée stratégique, quant à elle, vise à “inscrire les pensées individuelles éclatées dans une pensée collective intégratrice et régulatrice, structurée par l’organisation fonctionnelle du système politico-militaire”²⁵. Stratégie et complexité invitent donc à un effort de synthèse extraordinaire, synthèse

²³ E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Ed. du Seuil, 2005.

²⁴ E. Morin, cité par J.L. Le Moigne, “L’Intelligence de la complexité : « faire avec » plutôt que la maîtriser”, L’éditorial du Réseau Intelligence de la Complexité, décembre 2008 - janvier 2009.

²⁵ L. Poirier, art. cit.

créatrice en permanente reconstruction/assimilation, sorte de système/synthèse à la fois évocateur et ouvert, vecteur de compréhension et référence pour l'action collective. La pensée complexe propose alors la modélisation systémique par symbolisation, sorte de *disegno*²⁶ moderne, art de synthèse, apte à appréhender de façon globale, à porter une multitude d'interprétations et à susciter l'imagination. La faculté de synthèse de l'art nous offre le "mobile" de Calder, comme figure conceptuelle symbolique, objet conçu pour refléter un univers en mouvement perpétuel, par des formes abstraites en suspension, en mouvement autour de leurs attaches, d'une asymétrie structurelle apparente, reposant sur la maîtrise des liens et d'un jeu de forces invisibles.

Le "mobile", comme système de symbolisation, aspire à produire du sens, à imaginer des propriétés potentielles et par là des représentations intentionnelles et intelligibles pour les acteurs de ces guerres irrégulières. Il ne propose pas une lecture unique et figée, un cadre fermé d'étude, un schéma de pensée imposé, un dogme établi. Il se veut élément d'inspiration, support pour la conceptualisation d'une stratégie intégrale, figuration de multiples notions, de principes, de structures mouvantes, d'interactions permanentes. Il peut donc être lu, construit, évoqué de multiples façons, observé sous des angles différents ; il ne vise qu'à "*rendre visible*", à "*comprendre en recréant*" ; il cherche à dégager "*les réalités immuables derrière les formes changeantes de l'apparence subjective*"²⁷. Une première lecture possible en est donnée ici, d'autres sont envisageables.

Le mobile comme définition du cadre général de l'engagement

L'art, dans sa globalité et sa symbolique, synthétise le jugement et le sensible, la matière et l'esprit, les influences ontologiques et civilisationnelles ; il vit de l'intrinsèque subjectivité de son créateur et de ses spectateurs. En ce sens, le "mobile" augure bien de l'appréhension de cette guerre complexe, de la fin des certitudes, de la centralité humaine subjective. Dans sa forme contemporaine, il revendique l'abstraction permettant de visualiser ce qui ne l'est pas, offrant ainsi de limiter la cécité ethno-

²⁶ Référence au "dessin à dessein" de Léonard de Vinci.

²⁷ Alexander Calder.

centriste. Précurseur du cinétisme, il lui apporte encore le mouvement, la recomposition permanente qui lui confirme son caractère inachevé toujours changeant.

D'une grande amplitude et d'un faible poids, évoluant dans un univers à la fois de connaissance, d'abstraction et d'émotion, le “mobile de Calder” préfigure l'intérêt et la modernité d'une stratégie s'inscrivant aussi dans l'immatériel. Certes, la pesanteur y joue encore son rôle mais elle n'est que la partie d'un tout, d'une synthèse. La stratégie du mobile préconise donc de s'écarter des stratégies purement matérialistes traditionnelles où dominent le plus souvent les approches brutales, *lethal* et *kinetic*, pour s'investir davantage dans les espaces cognitifs et émotifs. Cette approche repose donc fondamentalement sur un ensemble de données qui dépassent très largement le seul caractère militaire et capacitaire auquel on l'a parfois restreint. Dans ce contexte, la connaissance optimum des acteurs, de leurs référents, de leurs interactions, de ce qui les unit et les sépare, de ce qui les motive et les rassure doit s'ajouter à la connaissance de l'environnement physique et matériel. Pour ce faire, de nombreux états-majors se penchent déjà sur l'amélioration et l'extension de leurs bases de connaissances (*knowledge base*) en s'appuyant sur les sciences humaines (sociologie, anthropologie...) et balayent systématiquement les champs politiques, sociaux, culturels, économiques, informationnels de leurs zones d'intérêts. Renforcée par une analyse systémique figurative qui met à jour les liens entre les acteurs, entre les facteurs, les objectifs, les effets recherchés, les disciplines, ils s'efforcent de mesurer les conséquences possibles des différentes actions et événements sur les composants du système global dans leur environnement.

Cet effort de compréhension de l'environnement physique mais surtout humain de tout engagement conflictuel doit s'appuyer aussi sur la dimension profonde de l'Homme, sa part ontologique. Cette recherche pourra s'inspirer, entre autres, des différences établies entre sécurité ontologique dans les sociétés pré moderne et moderne, pour évaluer tous les acteurs dans leurs relations sociales, dans leur référentiel communautaire. Cette approche vise à ne pas assimiler dans un même ensemble tous les acteurs du conflit, à ne pas établir une sorte d'ennemi générique toujours transposable. Elle invite, au contraire, à percevoir des nuances, des dominantes pour mettre à jour des insurgés “traditionnels” aux préoccupations locales, des terroristes internatio-

naux aux ambitions nihilistes, politiques, religieuses, des émules du crime organisé ou du banditisme international ou local... Elle ne peut pas prétendre placer ces adversaires dans des catégories pré-établies, closes et achevées, mais plutôt les dissocier sans les disjoindre pour mettre à jour leurs référents, leurs buts, ce qui influera sur leur action, ce qui les guidera sans négliger pour autant leurs alliances, leurs influences réciproques, leurs appartenances multiples, à une tribu, un clan, une communauté, une religion, une région, un pays... Elle doit ensuite insister sur leurs interactions, leurs mutations sous l'influence de certains acteurs, facteurs, événements. Ainsi, elle permettrait par exemple de montrer, à défaut d'expliquer, comment des combattants traditionnels en viennent à fomenter des attentats suicides contraires à leur culture, tradition, identité. Ce qui différencie cette approche de celle des expériences historiques de pacification, et donc de l'approche d'un Gallieni ou d'un Lyautey, c'est essentiellement le caractère éminemment volatile des acteurs, dû à une interactivité exacerbée par la mondialisation, et une sensibilité internationale amplifiée par la caisse de résonance médiatique. L'approche culturelle n'est effectivement pas nouvelle en soi, notamment pour les pays européens dotés d'un passé colonial, mais l'instabilité ontologique des acteurs, la réappropriation/reconstruction des cultures et identités la rend plus délicate à embrasser. Pour n'en prendre qu'une preuve, la "réislamisation" est une reconstruction identitaire *"partie prenante d'un processus d'acculturation, c'est-à-dire d'effacement des cultures d'origine au profit d'une forme d'occidentalisation (...); elle permet de le vivre et de se le réapproprier. La réislamisation, c'est la conscience que l'identité musulmane, jusqu'ici simplement considérée comme allant de soi parce que faisant partie d'un ensemble culturel hérité, ne peut survivre que si elle est reformulée et explicitée, en dehors de tout contexte culturel spécifique, qu'il soit européen ou oriental"*²⁸. Elle renvoie donc plus à un processus de mutation ontologique issue de la modernité qu'à un quelconque retour à la pré-modernité.

Cette recherche d'une connaissance plus approfondie de l'environnement conflictuel dans lequel on s'engage ne doit pas se limiter aux acteurs potentiellement hostiles, mais intégrer tout l'environnement, les populations civiles, les autres acteurs

²⁸ O. Roy, *L'Islam mondialisé*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 10.

internationaux ; tous ceux qui peuvent avoir, de près ou de loin, une incidence sur le déroulement de la situation. Cette approche s'avoue ambitieuse sans pour autant prétendre à l'exhaustivité. Elle doit enfin accepter et reconnaître sa propre subjectivité qu'elle ne peut exclure totalement, même en intégrant des autochtones, des linguistes, des experts dans ses groupes d'analyse. Pas plus que la haute technologie d'acquisition de renseignement, elle ne peut prétendre lever définitivement le brouillard de la guerre. Elle ne peut que l'estomper ponctuellement, le réduire localement. Aussi, comme le rappelle régulièrement le général V. Desportes et contrairement à ce que certains optimistes ont pu croire avec l'avènement de la Révolution des Affaires Militaires, les chefs politiques et militaires devront continuer à savoir “*décider dans l'incertitude*”²⁹. Ce qu'une telle analyse favorise malgré tout, c'est une sorte de vision d'ensemble, une meilleure appréhension globale de l'univers mouvant de la guerre irrégulière et parfois une évaluation du niveau d'incertitude.

Pour ce dernier, l'analyse doit enfin confronter notre action à venir, notre vision, nos référentiels à ceux de nos adversaires potentiels et parfois même aussi à ceux des autres acteurs. A cet égard, les notions de symétrie, dissymétrie et asymétrie³⁰ fournissent une grille d'interprétation utile de la relation, de la comparaison de ce Même et de cet Autre, de cette fondamentale polarité “identité/altérité”. Cette lecture conduit à comparer notre “monde” à celui de nos adversaires c'est-à-dire, au-delà de nos moyens militaires et de notre technicité, notre perception de temps et de l'espace, notre organisation sociale, nos modes de vie, nos relations de confiance, nos intérêts et nos dépendances, nos peurs, nos références héroïques, notre volonté et notre détermination à vaincre, notre unité, nos conditions de succès... tout ce qui aura une incidence sur notre façon et notre volonté de combattre. Plus la comparaison conduira à une différence radicale, plus elle pourra être qualifiée d'asymétrique. Plus les asymétries seront nombreuses, plus elles laisseront présager un niveau d'“imprévisibilité” élevé de notre adversaire. Cette sorte d'“asymétrix” identifie notre décalage avec l'adversaire ; il

²⁹ V. Desportes, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2007.

³⁰ La notion de dissymétrie, simple défaut de symétrie, a été mise à jour dans la seule doctrine française. Elle permet d'utiliser une nuance graduelle entre symétrie/dissymétrie/asymétrie ; la dernière signifiant un mode beaucoup plus radical, difficilement comparable, inconciliable, non réciproque.

permet d'évaluer notre incapacité à l'anticiper ; bref, il mesure notre niveau de cécité potentielle dans le conflit, nos chances d'être surpris. Bien sûr, il faut ici prendre garde à ne pas confondre ce degré d'imprévisibilité avec un indice de dangerosité. En effet, un conflit entre les États-Unis et la Chine, en "simple" dissymétrie civilisationnelle, demeure naturellement potentiellement beaucoup plus dangereux que la confrontation des mêmes États-Unis à un acteur non-étatique de type Al Qaida, pourtant beaucoup plus asymétrique.

Cette modélisation, tout en étant consciente de ses limites, s'offre ainsi en préalable à tout engagement dans un conflit, notamment irrégulier ou asymétrique. Elle permet alors de contribuer à l'un des fondements de la stratégie énoncé par Clausewitz : *"Le premier, le plus important, le plus décisif acte de jugement d'un homme d'État ou d'un commandant en chef est l'appréciation du genre de guerre qu'il entreprend, afin de ne pas la prendre pour ce qu'elle n'est pas et de ne pas vouloir en faire ce que la nature des circonstances lui interdit d'être"*³¹. Pour ce faire, parachevant l'image des schémas traditionnels de l'analyse systémique à deux dimensions (sur plan, papier ou écran), il peut même proposer un vrai modèle système/synthèse à quatre dimensions, spatiale et temporelle, dont la structure servirait à figurer, de façon plus ou moins marquée, les acteurs, les relations, les asymétries, les interactions, les influences, les libertés d'action, afin d'aider à appréhender la complexité de l'engagement.

Le mobile comme modèle structurel

Une meilleure appréciation de la guerre que l'on va entreprendre oriente et favorise la construction d'une véritable stratégie qui sera toujours élaborée ou recrée pour coller au mieux à sa finalité et son contexte. En effet, *"la stratégie ne doit pas être une doctrine unique, mais une méthode de pensée permettant de classer et de hiérarchiser les événements, puis de choisir les procédés les plus efficaces. A chaque situation correspond une stratégie particulière ; toute stratégie peut être la meilleure dans l'une des conjonctures possibles et détestable dans d'autres"*

³¹ Rappelé par V. Desportes, "Oui, il faut lire Clausewitz", *Défense et Sécurité Internationale*, n° 37, mai 2008.

*conjonctures. C’est là la vérité essentielle*³². En ce sens, le modèle proposé ne saurait imposer la construction d’une stratégie générique, mais ambitionne plutôt de fournir des caractéristiques théoriques qui engendreront des créations originales, particulières, adaptées. L’étude des parties constituantes de ces mobiles dégage trois éléments indispensables : un ancrage, des liens, une multitude de composants. Sans l’un de ces constituants, il n’est donc plus de mobile. La métaphore pourrait s’appliquer à la stratégie.

L’ancrage incarne l’intangible, le permanent, ce qui fonde la stratégie avec un but élevé. Bien entendu, le mobile porte en lui la notion de mouvement mais au-delà, il peut être entendu comme “*ce qui motive l’action*”, comme sa finalité. Il rappelle que cette finalité demeure la raison d’être de l’action, de la stratégie. Elle doit être définie au plus haut niveau, par le concepteur de la stratégie, puis ne doit jamais être perdue de vue lors de la phase de conduite des actions, des opérations. Bien sûr, elle peut être réaménagée au gré des évolutions, mais elle doit impérativement fixer le cap à suivre. Cette clarification du mobile de la stratégie n’est pas si simple à obtenir. Rappelons que si toute guerre est politique et culturelle, nulle ne l’est plus que cette nouvelle guerre irrégulière. Elle nécessite donc une orientation politique précise, portant sur le temps long, incluant une vision de notre propre perception ontologique³³, de notre identité, de notre projet collectif, de nos intérêts, de ce que nous voulons défendre et/ou créer ensemble par notre action de force dans un contexte éminemment fluctuant où “*l’héritage pluriséculaire*” lui-même se voit désormais contesté par “*les idées du moment sur le sens de la vocation collective*”. Cette orientation, intrinsèquement politique, incarne l’ancrage fondamental de toute stratégie... Son absence ou sa définition ambiguë conduit le plus souvent à l’échec. Elle peut servir des objectifs de défense collective, de sécurité humaine extensive, de maintien de la paix, de défense ou d’acquisition d’intérêt nationaux, mais elle doit être clarifiée préalablement, en cohérence avec l’identité collective qui va devoir agir et supporter des sacrifices. En Europe, une lecture de cet ancrage/finalité oriente généralement la stratégie vers la défense de la

³² A. Beaufre, *op. cit.*

³³ Cf. le dernier chapitre de *La Crise des fondements* du général Poirier, Paris, ISC/ Economica, 1994.

dignité de l'Homme, comme valeur essentielle et constitutive de nos sociétés, de nos nations... L'ancrage ainsi défini devra alors porter témoignage concret des valeurs que la stratégie entend défendre.

Au-delà de l'aspect moral, il s'agit de convaincre que seule une éthique forte permet de conserver sa crédibilité, de rétablir la confiance, de nouer le dialogue et de toujours conserver l'adhésion des opinions publiques, centres de gravité des démocraties. Aussi, dans un contexte contraint de guerre irrégulière où les garde-fous que sont le *jus ad bellum* et le *jus in bello* perdent leur visibilité faute de guerre déclarée officiellement et d'ennemis indétectables, il est fondamental de définir un cadre d'action, des procédures strictes et des règles d'engagement simples et applicables. Faute de clarté suffisante et de détermination affichée à tous les échelons, la confrontation concrète et brutale à la violence et la nécessité d'une efficacité à court terme sont à même de faire perdre tout repère. En effet, il faut saisir que ces valeurs "occidentales" sont rarement adaptées aux théâtres d'opération et peuvent aisément se retourner contre les acteurs physiquement engagés sur le terrain. La volonté de réduire le nombre de victimes, d'éviter les dommages collatéraux, de s'imposer des limites dans les règles d'engagement reflète une asymétrie de plus en plus grande entre l'approche européenne et celle des adversaires irréguliers. Des règles d'engagement très restrictives contraignent la liberté d'action de nos propres troupes et les rendent vulnérables. Pour Jean-Louis Promé : "*Parvenir à établir des règles suffisamment souples pour s'en prendre efficacement à l'adversaire tout en étant suffisamment restrictives pour éviter les pertes civiles, c'est-à-dire trouver l'équilibre idoine, constitue donc un enjeu majeur des batailles urbaines modernes*"³⁴. Il faut donc parvenir à éviter de tomber dans le piège de la brutalité pour éviter de perdre notre identité et nos valeurs, sans toutefois en arriver à questionner la légitimité du recours à la force. En cela, un affichage politique clair et non démagogique doit préciser à tous sur quoi se fonde la stratégie, ce qui justifie l'usage de la force et ce qui la limite. Cette clarté, si difficile à obtenir,

³⁴ J.-L. Promé, "Combattre dans les villes : évolutions et permanences", dans "Le combat urbain, Analyses et perspectives", *Raids*, Hors-série, n° 11, 2003, p. 8.

demeure de la responsabilité des politiques, des stratèges et des chefs.

Le lien est l'élément phare, la signification par excellence du mobile. La notion de lien ouvre des approches particulièrement vastes, physique, métaphysique, conceptuelle. Sa première évocation a d'ores et déjà servi de support à la compréhension du cadre de l'engagement par la mise en relation d'éléments différents, voire divergents, pour donner du sens à l'analyse puis à la synthèse. Il soutient l'analyse systémique, démontre l'interaction et transcende la complexité. En effet, “*le terme « complexe » renvoie à la notion de « tisser ensemble », la faculté de relier des composants distingués*”³⁵. Ainsi, dans les mécanismes cognitifs, il condamne la disjonction cartésienne au profit de la conjonction. Pour le stratège, le lien permet de construire son mobile, de concevoir et de visualiser sa stratégie. Il est le témoin de son enchaînement dans une multitude de règles, de résolutions, d'accords internationaux, de coalitions et d'alliances, d'impératifs divers qui cadrent tous à leur manière son engagement. Il est la part de dialogue, de négociation, d'échange dans laquelle va s'inscrire son action et dont il veillera à maintenir la permanence au niveau local, régional, national et international. Il est la multidisciplinarité qui lui permettra de jouer de tous les instruments de pouvoir dans une approche globale, politique, militaire, économique et sociale. Il est sa force de communication, d'information pour expliquer son action aux populations du théâtre et aux opinions publiques. Il est le système d'information et de communication qui lui permettra de commander ses forces, d'unir ses moyens, de mettre à jour son savoir. Il ne s'agit plus d'imaginer qu'il est possible de s'affranchir de ces liens qui entravent notre action mais plus exactement de les utiliser, de les organiser par des attaches plus ou moins fortes, plus ou moins prioritaires, plus ou moins lâches, pour conserver une liberté de manœuvre. Ainsi, le stratège n'inscrit pas son action dans un monde isolé, mais dans une dynamique d'interactions, d'interdépendances, de sensibilité diffuse dont il a pris acte et dont il s'efforce de jouer pour accroître sa légitimité, son influence, sa connaissance.

³⁵ Cité par J.L. Le Moigne, *op. cit.*

Ces **composants** justement restent essentiels comme ils l'étaient dans les stratégies antérieures, preuve que les acteurs continuent *in fine* de peser sur le succès de la stratégie. La nouveauté viendrait plutôt ici de l'extrême disparité de ces acteurs. Nombre de ces guerres irrégulières modernes ne placent plus une nation unique face à un seul adversaire. Elles voient souvent interagir des coalitions d'États, des organisations internationales ou régionales (ONU et ses organismes, agences dérivés, UE, UA...), avec toutes sortes d'acteurs non étatiques (sociétés internationales, ONG, lobbys, sociétés de sécurité privées...) aux déontologies très différentes, engagés dans des projets commerciaux, humanitaires, d'éducation, de reconstruction et même sécuritaires. Loin de les ignorer, toute stratégie doit au moins les prendre en compte, au mieux les intégrer à son projet, pour éviter les effets pervers d'actions en ordre dispersé et renforcer la cohérence de son intervention. En effet, plus une stratégie couvrira un spectre large, à la fois politique, économique, social et informationnel, plus ses chances de succès seront importantes. La composante militaire ne peut plus être considérée comme suffisante pour réduire seule une asymétrie transverse par nature. Néanmoins, elle demeure déterminante, car elle incarne encore la seule capacité réelle de contrainte, de dissuasion pour faire face à la violence immédiate. Une organisation militaire internationale comme l'OTAN s'est dotée d'une approche stratégique globale de sécurité nommée *comprehensive approach* pour marquer ce besoin d'ouverture. Elle œuvre aussi en relation avec les autres organisations internationales. Son engagement vient souvent appuyer l'ONU, ou une organisation internationale comme l'Union Africaine pour son déploiement au Soudan ou en Somalie, ou se coordonne avec l'Union Européenne dans les Balkans ou en Afghanistan.

Ces composants du mobile, sur un plan plus conceptuel, symbolisent aussi une approche systématiquement pluridisciplinaire des études stratégiques, incitant à relancer les études polémologiques embrassant toutes les formes de connaissance, les expériences, expertises et compétences les plus diverses. Sans renier ses références classiques encore riches d'enseignements et en puisant dans l'empirisme des retours d'expérience des armées engagées dans les conflits modernes, la pensée stratégique trouvera un support utile à son renouvellement.

Le mobile comme rappel des principes stratégiques

La notion de principe revêt une importance toute particulière dans le langage stratégique. Ce sont des règles universellement vraies, indépendantes du terrain, des cultures, des moyens et des circonstances dont la non-observance peut conduire au désastre. “*Aucun artiste n’a jamais peint un tableau en partant d’une liste complète des règles théoriques. Parfois seulement, il s’est référé à certaines règles pour vérifier si son œuvre tenait debout*”³⁶. C’est dans cet esprit qu’il s’agit de les considérer. La stratégie du “mobile” en retient trois majeurs.

Le principe de convergence dérive du principe de concentration des efforts puis des effets. Il est soutenu par une lecture de bas en haut du mobile ; tous les acteurs/composants interagissent pour concourir à la réalisation de l’effet final recherché figuré par l’ancrage, le plus souvent par l’intermédiaire d’échelons subordonnés. Celle-ci pourra être déclinée en “sortie de crise”, en objectifs, voire en “effet majeur”, de sorte que chacun puisse inscrire son action dans la recherche de l’objectif commun. Leur formulation rappelle que si le mobile est un réseau, il conserve la faculté de définir une architecture hiérarchisée favorisant la prise de décision et la coordination. La notion de convergence vise alors à maintenir des acteurs très différents dans une même cohérence concentrée sur les effets. Dans le cadre des opérations en cours, cette convergence conditionne le succès des opérations mais s’avère très difficile à construire. Déjà, dans une coalition militaire, elle est complexe car chaque État contributeur décide de son niveau d’engagement et impose ses propres restrictions opérationnelles liées à sa culture nationale, sa politique intérieure et ses intérêts (*burden et risk sharing*³⁷). Étendu à l’ensemble des intervenants civils internationaux et transnationaux sur un théâtre d’opération, le principe de convergence nécessite une véritable structure politique de coordination et de décision sur le terrain, reconnue de tous, pour assurer la cohérence des actions destinées à la stabilisation, à la reconstruction et à la pacification.

Précisons enfin que le principe de convergence, au niveau stratégique, ne doit pas être entendu sous une forme militaire

³⁶ Métaphore utilisée par le général Beaufre dans son *Introduction à la stratégie*.

³⁷ Le partage des coûts et des risques.

traditionnelle de concentration des moyens sur un endroit précis à un instant donné. On pourra, par exemple, rechercher la neutralisation d'un réseau terroriste international en reprenant l'initiative stratégique par l'affrontement direct de ses leaders, en s'attaquant parallèlement aux flux financiers de son réseau, en luttant contre sa propagande et sa manipulation intellectuelle, en réduisant l'étendue des rancœurs et des frustrations par des projets constructifs et des partages... Ces actions convergent vers un même but, mais par un niveau décisionnel, un cheminement et dans un cadre espace/temps différents. Dans tous les cas évoqués ici, sans le suivi et le contrôle de cette convergence, toute stratégie devient caduque ; elle perd sa richesse née de la multitude de ses angles d'attaque.

Le principe de ténacité est au cœur de la dialectique des volontés. Malgré les courants d'air, le mobile perdure, il s'adapte, se réarticule autour de son axe ; il tient par son ancrage. Dans le contexte des menaces contemporaines, ce principe recouvrant la sûreté vise certes à protéger les populations, les ressortissants, les troupes engagées, mais aussi à agir au mieux pour limiter l'impact matériel et psychologique d'une attaque brutale toujours probable. Il vise à se préparer et se couvrir des attaques de l'adversaire, à réduire sa propre vulnérabilité. Dans le contexte des guerres irrégulières, ce principe vise à raffermir notre volonté collective autour de l'engagement, à renforcer la capacité de résistance populaire et à démontrer notre détermination à ne rien céder à l'adversaire. Il faut donc mieux préparer les opinions publiques à la dureté et à la durée des engagements. Les sociétés occidentales acceptent plus difficilement les sacrifices et sont habituées à agir dans un contexte politico-économique focalisé sur la rentabilité à court terme. La guerre irrégulière, quant à elle, se conduit nécessairement sur le temps long, celui de l'adversaire d'une part, et celui du rétablissement d'un cadre de vie apaisé, d'échanges socio-économiques restaurés et de relations de confiance pacifiées. Comme le mobile sur son ancrage, la stratégie doit perdurer malgré les coups de vent médiatiques. Il doit résister aux titres alarmistes, aux images chocs (mise en scène de décapitations, d'attentats, de lynchage) destinées à effrayer les opinions publiques. Il doit s'affranchir des manœuvres de déception visant à faire douter du bien fondé de l'action, à entamer la volonté collective. La guerre irrégulière est assurément devenue

une guerre médiatique face à laquelle la stratégie du mobile se réarticulera autour de son axe pour trouver la réponse appropriée. Cette dernière s'inscrira nécessairement dans une véritable politique de communication, pensée, mesurée, trouvant appui sur la connaissance fine du cadre de l'engagement. Ainsi, l'application du principe de ténacité impose de protéger, de couvrir notre propre centre de gravité en renforçant les liens de notre mobile, en confortant toujours son ancrage, en communiquant. Il s'applique bien sûr aux acteurs directs du conflit, mais s'étend tout naturellement à toutes les opinions publiques.

Enfin, le **principe d'harmonie** se présente comme intrinsèque à toute œuvre d'art. Pour le mobile, il se manifeste dans ses formes, ses couleurs, la variété de sa composition et surtout dans son mouvement mesuré. Pour la pensée stratégique, il est le plus novateur des principes évoqués ici. Il se décline dans les conflits ouverts, en principe de proportionnalité, de distinction et donc d'adéquation, concourant ainsi à une véritable cohérence avec l'ancrage, défini comme devoir d'humanité. Dans les guerres irrégulières, il répond au questionnement ontologique omniprésent que nous avons développé précédemment. L'harmonie incarne l'intelligence des relations, le discernement ; elle permet une adaptation en souplesse, une certaine liberté d'action dans les limites d'une justesse de ton, d'une unité globale. Ce principe s'impose essentiellement dans la conduite sous la forme d'une juste prise en compte des règles, des habitudes, des us et coutumes, du cadre dans lequel la stratégie s'applique. Il ne néglige pas l'usage possible de la force, ne serait-ce que pour calmer les ardeurs belliqueuses des plus radicaux, mais revendique une action maîtrisée, proportionnée. En effet, dans ces guerres irrégulières contemporaines, il ne s'agit pas de viser l'attrition des forces adverses par la destruction physique mais de tarir, à terme, les flux (recrutement, motivation, financement...) qui soutiennent l'adversaire tout en ouvrant des perspectives meilleures, des scénarii de sortie de crise. Il faut être convaincu que l'approche du marteau-pilon engendre un effet inverse à l'effet final recherché. On ne peut plus raisonner selon la formule : *first in, first out*, car la plupart des conflits modernes sous-entendent un engagement à long terme, impliquant la conquête des cœurs et des esprits. On se doit alors plutôt de privilégier une délégation progressive, liée aux progrès sécuritaires observés sur le terrain,

des responsabilités militaires au profit des responsabilités civiles. Dans la mise en œuvre de ce principe, les nations agissent en fonction de leur propre identité, avec une intensité plus ou moins marquée, en fonction de leur approche naturelle. Elles reconnaissent le plus souvent le besoin, pour ses soldats, d'échanger, de partager, de vivre le plus harmonieusement possible avec la population qu'ils protègent et non plus dans des camps retranchés inaccessibles. Pour reprendre l'exemple américain, le plus caricatural en l'espèce, depuis le *surge* d'Irak et sous l'impulsion du général Petraeus, les États-Unis mettent l'effort sur une présence physique accrue (augmentation des troupes déployées), sur le *cultural awareness*, sur l'"*ethnographic, social, cultural intelligence*". Formalisant leurs retours d'expériences irakienne et afghane avec pragmatisme et rapidité, ils contrebalancent ainsi leur approche techno-centrée, en s'appuyant notamment sur les théories de la décolonisation rédigés par des militaires français³⁸ et en intégrant nombre de sociologues, anthropologistes, linguistes dans leurs équipes opérationnelles.

Le principe d'harmonie recentre l'action sur le facteur humain et culturel, sur la présence physique plus que sur le facteur mécanique ou technologique. Il implique aussi une grande ouverture sur les facteurs politiques, économiques, sociaux pour bâtir les conditions favorables à une sortie de crise. Pour les États faillis, il inspire les programmes de reconstruction des instruments régaliens (pouvoir politique, armée, police, justice...) et de dynamisation de la production (agricole, économique, énergétique...). Il inspire le "faire avec" au détriment du "faire contre" plus utilisé dans les conflits symétriques.

CONCLUSION

La guerre irrégulière dans l'ère post-westphalienne, offre l'incertitude pour principale certitude. Elle réclame une étude fine et décomplexée, un recoupement des expertises les plus diverses, un croisement des subjectivités derrière lesquelles, espère-t-on, se dégagera l'objectivité de cette nouvelle guerre

³⁸ D. Galula, *Counter Insurgency Warfare. Theory and Practice*, Praeger, 2006 et R. Trinquier, *Modern Warfare : A French View of Counterinsurgency*, Praeger Security International Paperback, 2006, ont contribué par leurs écrits à la nouvelle approche américaine de la contre-insurrection.

asymétrique. Cette investigation devient cruciale, car *“la victoire sourit à ceux qui anticipent les mutations des caractéristiques de la guerre, et non à ceux qui attendent de s’adapter une fois les mutations devenues réalité”*³⁹.

Bien qu’ancestrale, cette guerre combine désormais toutes les caractéristiques de la modernité, ses outils, ses influences, ses contradictions, ses asymétries avec un questionnement fondamentalement ontologique et politique. Elle conduit donc naturellement à recentrer la pensée stratégique sur l’Homme, à s’appuyer sur les arts et les sciences humaines pour mieux expliquer le jeu des représentations, des perceptions, des émotions, pour mieux appréhender cette nouvelle forme de radicalisation de la polarité “identité/altérité”⁴⁰. Elle inscrit la pensée stratégique au plus haut niveau, au cœur de la pensée complexe, dans une vision intégrale. Elle lui impose de penser la globalité, la finalité, de raisonner en termes de rapports de flux (maîtrise de l’information, des échanges, des influences) en plus des rapports de force (militaires, capacitaires, instrumentaux), d’analyser les liens, autant que les éléments qu’ils relie, d’assumer son entrée dans les champs immatériels de la connaissance, de l’image, des espaces psychologiques et électromagnétiques.

Le “mobile” nous semble un outil permettant de “visualiser” la complexité de toute guerre d’une part, puis de servir de support conceptuel à la construction d’une stratégie adaptée, chaque fois différente. Il permet, tout d’abord, la lecture d’une problématique contemporaine, en la montrant enchâssée dans ses liens, avec une foule d’acteurs et de paramètres interagissant, mouvante et changeante bien que construite dans une logique qui lui est propre. Il condamne une vision figée et établie de la stratégie et propose son cadre général et sa symbolique, sa structure et ses principes comme support pour une réflexion renouvelée apte à embrasser les acquis classiques, les retours d’expériences et les études multidisciplinaires réorientées vers une nouvelle polémologie. Cette stratégie devra vivre, comme le mobile autour de ses liens, animée par des forces invisibles, ces courants immatériels d’influence, ces nouvelles communautés de pensée, ce souffle d’une nouvelle Histoire, accélérée et revisitée, qui,

³⁹ L’adage du général Giulio Douhet (1869-1930), stratège aérien italien, reste plus que jamais d’actualité.

⁴⁰ L. Poirier, art. cit.

dans un même mouvement, cultivent les rancœurs et les revendications identitaires, ou portent des messages de sécurité et de liberté universelles.

Paul Claudel écrivait : “*pour connaître la rose, quelqu’un emploie la géométrie et un autre le papillon*”⁴¹. Notre modèle ambitionne, pour la guerre irrégulière, d’unir les deux approches.

⁴¹ P. Claudel, *La Perle noire*, Paris, Gallimard, NRF, 1947.